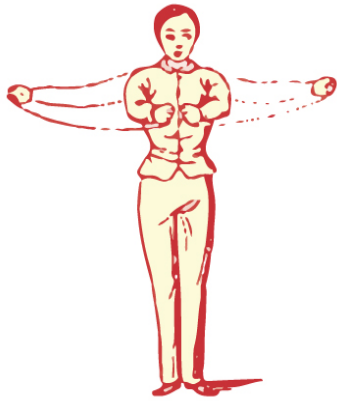


Connaître son symptôme

Dalila Arpin



« Connaître [son symptôme] veut dire savoir faire avec [...] savoir le débrouiller, le manipuler »¹. Je me suis appuyée sur cette phrase du Séminaire de Lacan « L'insu-que-sait... ». Mais comment comprendre cette phrase ? Comme l'explique Éric Laurent, « c'est ainsi que Lacan inclut à la fois les pratiques érotiques du maniement des corps et la débrouille, autre nom de l'embrouille, par laquelle on prélève les objets *a* sur le corps de l'autre »². On peut entendre ici la façon singulière à quelqu'un de se débrouiller avec l'objet pulsionnel³. De même que dans le

rapport au partenaire, dans le lien que chacun entretient avec son symptôme, dans la cure psychanalytique, pour toucher la jouissance qui s'y satisfait, il est nécessaire de cerner l'objet autour duquel le symptôme est construit. Et c'est sur cet objet que le passage du symptôme en sinthome est possible. Il y a une phrase de Beckett, qui m'était restée justement pour des raisons tout à fait inhérentes à mon cas, qui résonne pour moi en écho avec cette idée : « bruit d'une voix ancienne... pas la mienne ». Je développerai comment j'ai pu arriver à « manipuler mon symptôme », par la mise en lumière de l'objet auquel j'avais affaire.

L'objet, évolution ou fantasme ?

Dans le Séminaire *Le Désir et son interprétation*, Lacan pose comme caractères principaux de l'objet la coupure et l'intervalle : « Arrêtons-nous d'abord aux propriétés formelles de l'objet petit *a* dans la structure du fantasme, telles que l'expérience analytique nous permet de les reconnaître [...] c'est comme coupure et comme intervalle que le sujet se rencontre au point terme de son interrogation. Aussi bien, c'est essentiellement comme forme de coupure que le *a*, dans toute sa généralité, nous montre sa forme. »⁴

D'emblée, il pose l'équivalence entre l'objet *a* et le sujet dans sa position dans le fantasme. Et il poursuit : « De ce fait ils [les objets petits *a*] sont intéressés à jouer le rôle de support à ce niveau du signifiant où le sujet se trouve situé comme structuré par la coupure. »⁵ Donc c'est à la même place de la coupure que sont situés l'objet et le sujet. Par exemple, dans le fantasme « on bat un enfant », le sujet est l'enfant battu, pas celui qui bat. Parmi les objets pulsionnels, on compte l'objet oral et l'objet anal, en suivant la voie ouverte par Freud, et l'objet regard et l'objet voix, en incluant les deux objets ajoutés par Lacan. Si les objets freudiens avaient un rapport privilégié à la demande, étant donné leur origine dans des fonctions corporelles précises – l'allaitement et la propreté –, les objets lacaniens ne s'inscrivent pas complètement dans le registre de la demande, pour investir le champ du désir. Cette nouvelle liste des objets pulsionnels permet à Lacan de s'affranchir des phases évolutives dans lesquelles les analystes post-freudiens avaient cantonné le rapport du sujet à

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'Une-Bévue s'aile à mourre », leçon du 16 novembre 1976, *Ornicar ?*, n° 12/13, p. 6.

² Laurent É., *L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin / Le Champ Freudien, 2016, p. 75.

³ Cf. *ibid.*

⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière /Le Champ freudien éd., 2013, p. 451-452.

⁵ *Ibid.*, p. 454.

l'objet⁶. Nous ne sommes plus dans l'idée qu'il y a un objet d'abord, et l'autre ensuite pour aller vers une progression quelconque. Mais dans l'idée que pour chaque sujet, il y a un objet privilégié que la cure peut dégager. La visée de Lacan est donc de considérer que le rapport du sujet à l'objet est tissé dans la matrice du fantasme.

Les objets pulsionnels sont donc partiels vis-à-vis de la portée phallique. Ils se situent sous l'égide de ce signifiant majeur qui dessine pour eux une perspective.

De bruyantes pensées

Les symptômes qui ont motivé l'entrée en analyse et dont j'ai parlé pendant des années formaient une nébuleuse diffuse, dans laquelle l'insécurité baignait dans l'eau de l'angoisse et la distraction confinait avec la naïveté et l'ennui. Ma vie était caractérisée par une certaine agitation que je nourrissais, d'abord avec un acharnement pour les études – pour lesquelles mes efforts étaient couronnés de diplômes (et de médailles, parce qu'en Argentine, on donne une médaille d'or ou d'argent...) – et plus tard, par des multiples activités. C'était le chemin de l'S.K. beau, pour lequel j'ai trouvé le nom de « la femme orchestre », lors du premier rendez-vous avec une passeuse. Néanmoins, cette solution ne s'avéra pas être la bonne, car j'ai longtemps pris le traitement pour le problème : l'agitation qui était la mienne et qui affectait mon corps m'était apparue comme le problème à traiter... en m'agitant davantage. Mais ce faisant, je ne faisais que nourrir la voracité du surmoi maternel, qui me propulsait dans une course à la jouissance, sans jamais pouvoir l'assouvir. Cette agitation avait pour objectif de me *dé-penser*. Mais si je devais me dépenser, c'est que j'étais sujette à des pensées moroses, que j'ai appelées dans l'analyse « pensées grises ». Et ces idées moroses m'empêchaient de dormir, dans le sens le plus littéral du terme.

Ainsi, le littoral – dans le sens de frontière entre le savoir et la jouissance – je l'avais pris au pied de la lettre : « entre savoir et jouissance, il y a littoral qui ne vire au littéral qu'à ce que ce virage, vous puissiez le prendre le même à tout instant »⁷. Je pouvais passer des heures et des heures à me reprocher les erreurs commises dans la journée, dans la semaine, voire dans toute ma vie... Et malgré mon goût pour la lecture – qui avait constitué pour moi un remède à l'ennui qui était le mien – je n'ai jamais profité de mes insomnies pour cela. Je restais alors allongée et baignais dans les eaux troubles de mes propres pensées.

Mais la possibilité de traquer le symptôme dépendait de pouvoir cerner l'objet pulsionnel qui était au cœur du symptôme. Le chemin qui m'y amena ne fut pas droit et il m'a fallu pour cela me laisser prendre au jeu de l'interprétation. « La métaphore et la métonymie n'ont de portée pour l'interprétation qu'en tant qu'elles sont capables de faire fonction d'autre chose [...], ce par quoi s'unissent étroitement le son et le sens. C'est pour autant qu'une interprétation juste éteint un symptôme que la vérité se spécifie d'être poétique »⁸.

Il y aura bien des années après une interprétation princeps, qui énonce ma position subjective dans son lien à la jouissance et que je n'entends pas : « c'est votre morosité », dit l'analyste en réponse à ma question de pourquoi je ne peux pas être heureuse. C'était mon « je n'en veux rien savoir » et c'est pourquoi, lorsque l'analyste fait cette interprétation, je ne cherche même pas le mot dans le dictionnaire – que je ne connaissais pas, et qui ne peut pas se traduire en espagnol.

Lors d'un voyage en Argentine, une cousine me révèle l'existence, déjà, d'un secret de famille. De ce secret, je ne soupçonnais même pas l'existence : ma mère aurait subi une dépression lorsque sa sœur était partie à la capitale pour se marier.

⁶ Cf. Miller J.-A., « Jacques Lacan et la voix », *Quarto* n° 54, juin 1994, p. 47-51.

⁷ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 16.

⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu... », *op.cit.*, leçon du 19 avril 1977.

Dans mon analyse, ma plainte de ne pouvoir être heureuse revenait sans cesse – elle ne cessait pas de s’écrire. Quelques années après, l’analyste fait alors un petit rappel « c’est votre petite musique ». Et cette fois-ci, je l’entends. Il fait ainsi allusion à la morosité et en même temps, éveille une autre résonance : ma mère me disait, lorsque je chantais, « tu n’as pas d’oreille pour la musique ». Cette phrase avait eu pour moi la valeur d’une marque. En même temps qu’elle me fermait l’accès à une voie, elle m’en ouvrait une autre. Je me suis saisie de cette indication et avec les outils de mon environnement familial, j’ai développé une oreille pour les langues. Ce que cette association permet de faire entendre, c’est que si je n’avais pas d’oreille pour la musique, j’écoutais toutefois « ma petite musique ». C’est la raison pour laquelle je ne pouvais pas dormir, me laissant bercer des chansons moroses. C’est une interprétation qui touche au symptôme, qui « éteint un symptôme ». Comme le dit É. Laurent, une interprétation ainsi formulée doit viser la jouissance et « *viser le nouveau* dans l’union du son et du sens. Plus que traduction, l’interprétation doit être *néologique*, équivoque, résonnante »⁹.

J’ai pu ainsi isoler que l’objet auquel j’avais affaire était la voix. « Communément », dit Lacan dans *Le Désir et son interprétation* « le sujet produit la voix. Je dirais plus, la fonction de la voix fait toujours intervenir dans le discours le poids du sujet, son poids réel. La grosse voix, par exemple, est à faire entrer en jeu dans la formation de l’instance du surmoi, où elle représente l’instance d’un Autre se manifestant comme réel »¹⁰.

« Le sujet [...] c’est au niveau de la coupure, de l’intervalle, qu’il se fascine, qu’il se fixe, pour se soutenir – à cet instant où il se vise et il s’interroge – comme être, comme être dans son inconscient »¹¹. J’étais fixée aux commandements surmoïques.

Dans le Séminaire *L’Angoisse*, Lacan envisage cette possibilité et pointe que la voix est un objet séparable du corps, dont on compte parmi ses manifestations les voix égarées de la psychose et « le caractère parasitaire sous la forme des impératifs interrompus du surmoi »¹². C’est cette dernière forme que pouvait prendre pour moi l’objet concerné dans le symptôme.

La voix de Yahvé

C’est le titre de l’un des chapitres du Séminaire X de Lacan, et qui s’applique en tous points à mon cas. Petite, j’avais été saisie par les explications de mon professeur d’hébreu sur la voix du Dieu terrible du judaïsme. J’avais été très attentive aux conclusions du chapitre de la Bible que nous lisions où la voix de Yahvé venait rétablir l’ordre. Chaque chapitre se terminait comme ça. Le peuple d’Israël, s’étant égaré du droit chemin, il y avait toujours cette voix qui pouvait venir le recadrer. Et certaines fois effectivement, il y avait le son du chofar dans le texte, maintenant ça me revient. Le soir, afin de me rassurer face aux angoisses qui m’assaillaient, j’adressais ma prière à ce Dieu. Mais je me posais une question de taille : « Pourquoi Dieu ne parle plus aux gens ? », avais-je demandé au rabbin qui était de passage dans ma ville. Il m’avait répondu que maintenant il parlait autrement. À nous de savoir détecter ses messages.

Mais le comble de la voix est le silence, dit Jacques-Alain Miller¹³. Dès lors, je me sentais constamment sous l’emprise de cette voix, qui pouvait devenir « audible » lorsque mon père s’énervait. Poussée par le désir maternel à être une fille modèle, je ne pouvais pas me

⁹ Laurent É., *L’envers de la biopolitique*, op. cit., p. 248.

¹⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, op. cit., p. 458.

¹¹ *Ibid.*, p. 460.

¹² Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L’Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 291.

¹³ Cf. Miller J.-A., « L’orientation lacanienne. La clinique lacanienne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l’université Paris VIII, cours du 24 février 1982, inédit.

soustraire à cette emprise. Comme mon père pouvait s'énerver de mon fait, j'étais rongée par la culpabilité. Ces reproches revenaient dès lors dans mon symptôme.

Si Lacan explore l'exemple de la voix de Yahvé et l'usage du chofar, c'est que cette métaphore lui permet d'évoquer le rapport du sujet à l'Autre. Le chofar est une corne qui fait entendre des sons et dont on se sert à la synagogue à des moments précis. Par exemple pour les fêtes du nouvel an, dans ces deux ou trois jours, il y a trois fois le chofar. C'est un moment très précis qui est découpé du reste. Sa sonorité a un caractère profondément émouvant, voire remuant. Il provoque, comme le dit Lacan, « une émotion inhabituelle [qui] surgit par les voies mystérieuses de l'affect auriculaire qui ne peuvent pas manquer de toucher »¹⁴. Lacan signale la confusion de Reik, pour qui le son du chofar est « la voix de Yahvé, celle de Dieu lui-même »¹⁵. Se démarquant de cette position, Lacan postule que, ce dont il s'agit, c'est l'équivalence de la voix comme objet *a*. « Ce qui supporte le *a* doit être bien détaché de la phonématisation »¹⁶. Au fond, la voix est un objet aphonique, car ce qui compte est l'énonciation¹⁷. Dans le commentaire que J.-A. Miller fait de la phrase de Lacan « qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend », il distingue justement « qu'on dise » comme l'énonciation, « ce qui se dit » comme l'énoncé et « ce qui s'entend » comme l'aspect sonore de la voix, derrière lequel se cache sa vraie nature. La nommer « aphonique » lui permet aussi de mettre en relief la place de l'objet *a* : *a*-phonique.

En définitive, pour Lacan, « L'intérêt de cet objet est de nous présenter la voix sous une forme exemplaire où elle est, d'une certaine façon, en puissance d'être séparée »¹⁸.

Le chofar rappelle le pacte de l'Alliance du peuple hébreu avec Yahvé. Il met en scène l'objet en tant qu'il se situe entre le sujet et l'Autre (Dieu, en l'occurrence). La voix est donc un objet *a* qui a la valeur d'un reste qui choit dans la relation du sujet à l'Autre¹⁹.

Les reproches que je m'adressais à moi-même mettaient en relief la face de la demande de l'Autre à l'œuvre dans le rapport à cet objet. « Tout ce que le sujet reçoit de l'Autre par le langage, l'expérience ordinaire est qu'il le reçoit sous forme vocale ». Mais « le langage n'est pas vocalisation », dit Lacan « voyez les sourds »²⁰, les sourds qui sont donc aussi sous la demande de l'Autre.

À partir de la forme organique – donc de l'oreille –, Lacan pose qu'il s'agit d'un organe créé et créateur d'un vide, « car un pot est un tuyau, et qui peut résonner »... « Or, le vide » ici, on peut faire allusion au chapitre du Séminaire *L'Angoisse* où Lacan compare le corps au pot de moutarde, « le vide qui est au cœur du tuyau acoustique impose bien un commandement à tout ce qui peut venir y résonner de cette réalité [...] ce que l'on appelle un souffle »²¹. « Si la voix au sens où nous l'entendons a une importance », dit Lacan, « ce n'est pas de résonner dans aucun vide spatial. [Elle] résonne dans un vide qui est le vide de l'Autre comme tel, l'*ex-nihilo* à proprement parler « Pour qu'elle [la voix] réponde, nous devons [l'] incorporer comme l'altérité de ce qui se dit »²². « Détachée de nous, notre voix nous apparaît avec un son étranger »²³.

Quand on s'entend, qu'on s'enregistre, « Il est de la structure de l'Autre de constituer un certain vide, le vide de son manque de garantie. C'est avant tout contrôle que la vérité entre dans le monde avec le signifiant. Elle s'éprouve, elle se renvoie seulement par ses échos dans

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, *op. cit.*, p. 284.

¹⁵ *Ibid.*, p. 287.

¹⁶ *Ibid.*, p. 288.

¹⁷ Cf. Miller J.-A., « Jacques Lacan et la voix », *op. cit.*, p. 48.

¹⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, *op. cit.*, p. 289.

¹⁹ Cf. *ibid.*, p. 289-290.

²⁰ *Ibid.*, p. 317.

²¹ *Ibid.*, p. 318.

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*

le réel. Or, c'est dans ce vide que résonne la voix en tant que distincte des sonorités, non pas modulée mais articulée. La voix dont il s'agit, c'est la voix en tant qu'impérative, en tant qu'elle réclame obéissance ou conviction. Elle se situe, non par rapport à la musique, mais par rapport à la parole »²⁴. C'est la voix comme aphone. La voix qui nous impacte le plus n'a pas de son. De même que le regard, tout ce qu'on regarde est un écran du mauvais œil, comme le dit Lacan dans le Séminaire XI.

Dès lors, la voix signe le rapport du sujet à l'Autre. Elle est prise comme venant de l'Autre, en tant que vide. Pour le parlêtre, il n'y a que l'Un. L'Autre n'existe pas dans la structure. C'est le névrosé qui le fait exister dans ses fictions, ou bien le paranoïaque, dans ses certitudes.

Mais, comme nous l'avons dit, il y a dans l'objet voix un rapport singulier au désir.

La face désir de l'objet

Mais le rapport à l'objet pulsionnel n'a pas seulement pour moi une face de souffrance. Il avait aussi la face du plus-de-jour. Petite, j'étais aussi très attentive aux bruits qui se produisaient à la maison. Je me faisais une fierté de savoir à quel moment quelqu'un faisait une action précise, sans aller regarder, avec mon oreille pour seul outil. J'allais jusqu'à deviner qui, de mon père ou de ma mère, ouvrait la porte, selon le bruit particulier qu'ils faisaient chacun d'eux. Je m'exerçais, déjà, avec mes humbles moyens, à la pratique du cas par cas.

Mais au revers de cette écoute, il y avait une position phallique que j'avais à cœur d'incarner : dans mon fantasme, j'avais le « pouvoir » de « contrôler » la maison avec mon oreille. Dans mon premier témoignage, j'avais indiqué l'identification à *La femme bionique*, personnage d'une série américaine, du même nom, connue en France comme « Super Jamie ». Cette institutrice et championne de tennis, avait subi plusieurs greffes, à la suite d'une chute de parachute. Elle avait alors un bras, une jambe, et surtout, ce qui m'intéressait le plus, une oreille dotée de pouvoirs bioniques qui lui permettait d'entendre à plusieurs kilomètres de distance. Le geste par lequel elle dégagait son oreille afin d'entendre les sons qui se produisaient à une grande distance, me fascinait au plus haut point.

La voix est aussi au cœur de la rencontre amoureuse ainsi que du transfert, l'analyste ayant à mon sens une voix ressemblant à celle de mon père.

Le sujet ne se réalise que dans l'objet

« Le *a* inaugure le champ de la réalisation du sujet, et y conserve dès lors son privilège, de sorte que le sujet comme tel ne se réalise que dans des objets qui sont de la même série que le *a*, du même lieu dans cette matrice »²⁵.

L'objet voix avait déjà fait irruption dans un symptôme qui motiva un changement d'analyste. Jeune praticienne, je suis invitée dans une autre ville – la ville où j'ai perdu ma mère – à présenter un cas de ma pratique. Mais, intimidée par la tâche, je perds la voix au fur et à mesure que je me rapproche de la destination. Le lendemain, je peux à peine parler. Mon travail doit, par conséquent, être lu par une collègue. Une équivoque vient rendre raison – et *réson* – de mon empêchement : « aller à Cordoba » – la ville en question – « sans voix » (*sin voz*) qui équivoque en espagnol d'Argentine avec « sans toi » (*sin vos*). Nous avons un usage très particulier du « tu » en Argentine. Pour le « tu », on utilise « vos » qui est une forme abrégée du « *vosotros* », de la deuxième personne du pluriel. Et comme en plus on ne prononce pas le « z » comme en Espagne, c'est vraiment une équivoque. « Sans voix » et « sans toi ». Je me retrouve seule – sans ma mère, sans l'Autre qui vienne à mon secours.

²⁴ *Ibid.*, p. 318-319.

²⁵ *Ibid.*, p. 367.

« On me laissait toute seule » est la phrase par laquelle s'énonce mon fantasme. Dans l'une des scènes infantiles qui se répétaient deux fois par jour, je me trouve à table avec mes parents, qui changent de langue lorsqu'ils touchent à des sujets qui ne convenaient pas à mes chastes oreilles. Pour échapper à l'ennui, je tente cependant de déchiffrer leurs paroles. C'est le début du goût des langues qui va constituer un plus-de-jouir dans mon existence. Pendant toute mon enfance, j'apprends des langues et ai le goût de leur maîtrise. À mon adolescence, j'ai, par exemple, cinq correspondants en anglais, en même temps, afin de mettre en pratique mes connaissances. Mais c'est notamment le début de ma position d'écoute dont je fais mon métier. Le goût du déchiffrement se tourne vers les équivoques de *lalangue* au cas par cas.

Dès lors, si la voix avait opéré dans mon cas, c'est que j'étais moi-même cet objet dans mon rapport à l'Autre. J'étais la voix dans son versant de résonateur. Lacan qualifie la sonorité « d'instrumentale », étant donné que l'oreille « est un résonateur [...] complexe ou composé [qui] se décompose en composition de résonateurs élémentaires. [...] Dans l'organisation de l'appareil sensoriel en question, notre oreille, nous avons affaire, concrètement, à un résonateur qui n'est pas n'importe lequel, mais un résonateur de type tuyau ». Celui-ci diffère de tout appareil de musique. « C'est un tuyau qui serait [...] un tuyau à touches, en ce sens que c'est, semble-t-il, la cellule [phonique] posée en position de corde, mais ne fonctionnant pas comme une corde, qui est intéressée au point de retour de l'onde, et qui se charge de connoter la résonance intéressée »²⁶.

J'avais une position d'écoute par rapport à ma mère, qui se plaignait du manque d'écoute de mon père. Dès lors, je venais me situer dans les failles de ce couple qui m'avait tant intriguée, par ailleurs. De cette position, je suis le récepteur de nombreuses histoires de la famille, du peuple juif, de la vie en général. Je peux aussi m'adresser à ma mère pour lui parler si j'ai un problème. Il m'arrive souvent de rentrer de l'école et de la chercher pour lui parler de quelque chose qui m'a angoissée, notamment d'avoir été l'objet d'un qualificatif insultant de la part de mes camarades. C'est aussi de sa part que je reçois ma première interprétation. Elle me trouve dans la bibliothèque de notre appartement à lire un manuel de judaïsme, où je savoure le chapitre consacré à la sexualité féminine. « Tu es un rat de bibliothèque », me dit-elle alors. Et, au lieu de me vexer, j'accueille cette phrase comme un signe fait à la singularité de mon être. Je dis : « Ah oui, c'est vrai. »

J.-A. Miller pose que « la voix est une dimension de toute chaîne signifiante [...] comporte une attribution subjective, c'est-à-dire [...] n'est nullement équivoque »²⁷. La production d'une chaîne signifiante comporte l'émission de la voix et cette émission produit une signification. Mais la voix se situe justement comme « tout ce qui, du signifiant, ne concourt pas à l'effet de signification »²⁸. La voix est le reste qui se situe au-delà de l'intention de signification. Elle a par conséquent une valeur de reste. L'attribution de la voix comme objet *a* garde toute sa pertinence. La voix équivaut alors à l'énonciation²⁹. La voix est donc parmi les objets, celui qui incarne le mieux la division subjective en tant qu'elle se distribue en énoncé et énonciation³⁰.

Et la position du sujet dans l'énonciation est sans équivoque. Il est assigné à une place qui lui est attribuée avec fixité. Nous pouvons nous représenter cette équivalence du sujet à l'énonciation dans la mesure où « il n'y a pas de discours sans que, dans l'énonciation même, le sujet n'y soit en recul et ne dispose, ne reprenne position par rapport à ce qu'il dit. Cela veut dire que lorsque quelqu'un parle, même quand il reprend les mots d'un autre, avec

²⁶ *Ibid.*, p. 317-318.

²⁷ Miller J.-A., « Jacques Lacan et la voix », *op. cit.*, p. 50.

²⁸ *Ibid.*, p. 49.

²⁹ Cf. *ibid.*, p. 50.

³⁰ Cf. Lacan J., « Kant avec Sade », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 770.

minuscule ou majuscule, il est dans l'énonciation même de son message, c'est lui qui le dit, même s'il passe par les mots d'autrui.

Dans la psychose, la voix du sujet ne peut pas être assumée et est par conséquent attribuée à l'Autre. C'est le cas des hallucinations, qui ont permis à Lacan d'épingler cet objet. Le sujet halluciné ne s'aperçoit pas qu'il est l'auteur des voix qu'il entend. Dans la présentation de malades qu'avait faite Lacan, le mot « truie » avait été arraché à la chaîne signifiante et attribué à l'Autre, le voisin de palier. Lacan avait réussi à extraire du sujet la phrase complète : « Truie, je viens de chez le charcutier ». Cette phrase rend compte du fantasme de dépeçage qui habite le sujet³¹. Le mot « truie » lui assigne donc une place sans équivoque. Cet exemple met aussi en valeur qu'il y a une partie de la jouissance qui ne peut pas être assumée par le sujet, qui ne peut pas être intégrée à la chaîne signifiante. « À cet égard, la voix vient à la place de ce qui est du sujet proprement indicible, et que Lacan a appelé son "plus-de-jouir" »³².

Mais, dans la névrose, la castration ayant opéré, on n'entend pas de voix dans le réel. On est « sourd », dit J.-A. Miller³³. « L'instance de la voix est toujours présente dès que je dois repérer ma position par rapport à une chaîne signifiante, dans la mesure où cette chaîne signifiante se tient toujours en rapport avec l'objet indicible. À cet égard, la voix est exactement ce qui ne peut pas se dire »³⁴. Au fond, la voix de l'Autre dit au sujet ce qu'il attend de lui, ce qu'il en sera de lui de son être comme indicible. La voix habite le langage, le hante, dit J.-A. Miller. Elle surgit dès que la chaîne signifiante se brise et nous confronte à l'horreur. Et toutes les tentatives que nous entreprenons pour parler, pour écouter les autres, pour entendre de la musique, des conférences, etc., ce sont des façons de faire taire la voix comme objet petit *a*³⁵. Il y a vraiment un parallèle avec ce qu'il dit du regard.

En ce qui me concerne, je me réalisais comme objet de la parole de ma mère, d'abord, et de l'Autre, ensuite. J'ai même fait de cette position, mon métier. Écouter les autres dans leurs plaintes, leurs problèmes, dans la visée de pouvoir les aider était devenu pour moi l'objet le plus précieux. J'avais aussi développé l'oreille pour les langues, en suivant « l'interdiction » maternelle concernant la musique. Dans la famille de ma mère, toutes les filles avaient fait du piano. On m'avait proposé de faire de la guitare, plus facile à porter, selon ma mère. Mais après quelques années, pendant lesquelles je me forçais à suivre des cours, elle s'aperçoit de mon manque de désir quand elle se rend compte que je n'emportais nulle part cette guitare et m'autorise à arrêter cette activité. Mon échec musical prenait pour moi la valeur d'une inscription manquante dans la lignée des filles de la famille, avec laquelle il y avait aussi une dimension de déception à l'égard de l'Autre maternel. Je n'avais pas été à la hauteur de ses souhaits. J'ai plutôt exaucé ses vœux avec les résultats scolaires, qui me permettaient de me placer comme la première de la classe.

En revanche, je me suis saisie de cette phrase « tu n'as pas d'oreille pour la musique » comme la possibilité d'avoir l'oreille pour d'autres choses et ce faisant, j'ai toujours suivi des cours de langues avec grand plaisir : j'ai appris l'hébreu, à l'école, et l'anglais et le français dans des instituts spécialisés. J'ai même opéré comme interprète de mes parents. Le plus-de-jouir lié aux langues est à l'origine de ma venue en France : le français, la langue que je trouve la plus belle, est la langue qu'enseignait ma mère et que moi-même j'ai demandé à apprendre à sept ans. Lorsque je découvre l'enseignement de Lacan, qui de plus est en français, c'est pour moi un coup favorable des dés. Je reprends alors mes études de français. Inconsciemment, je me prépare pour venir y habiter. Pouvoir « vivre » en français me semble le comble du

³¹ Miller, J.-A., « Jacques Lacan et la voix », *op. cit.*, p. 50.

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*, p. 51.

³⁵ *Ibid.*

bonheur. Dans mon analyse, je ne tarderai pas à m'exprimer en français, malgré l'interférence constante de la langue maternelle dans les signifiants-maîtres. Pendant mon analyse, je fais la rencontre d'un Français qui ne connaît pas l'espagnol. De ce fait, nous ne pouvons échanger qu'en français.

Déjà mère, je m'approprie ma langue maternelle que j'apprends à ma fille, qui en a trouvé l'usage : lorsqu'elle veut me dire quelque chose pour que les autres ne comprennent pas, elle me parle en espagnol. Cela nous donne une complicité qui s'accompagne pour moi d'une certaine satisfaction. La voix vient donc à la place du plus-de-jour.

Actuellement, lorsque je voyage dans un pays où on parle une langue que je ne connais pas mais qui est proche de l'une des langues que je connais, je me mets, à mon insu, à déchiffrer ces messages codés. Ce goût pour le déchiffrement a aussi sa source dans la scène à table quand mes parents changeaient de langue. Néanmoins, l'interdit laissa un reste et je n'ai jamais pu apprendre l'allemand, langue proche du dialecte parlé par mes parents.

À la mort de ma mère, à mes quatorze ans, se dégage la voix de ma mère, une voix aigüe, dont je garde le souvenir. À l'époque, je me dis que j'aimerais garder ce souvenir toute ma vie, mais je suis consciente qu'elle ira s'effaçant, que je ne pourrai pas thésauriser cet objet à vie. Quelques années après son décès, je reprends mes études de français au même endroit où elle enseignait. Lorsque je monte les escaliers, j'ai l'impression d'entendre sa voix.

Dans la rencontre amoureuse, c'est aussi la voix qui a fait le joint inconscient. Lorsque je rencontre mon partenaire actuel, il me dit : « j'aime ta voix et en plus, tu as l'accent ». Et moi qui pensais qu'il me fallait effacer l'accent à tout prix... l'accent – petit ou grand – opère aussi comme plus-de-jour.

L'objet agalmatique dans le transfert

Lacan cherche le modèle de l'amour et notamment de l'amour de transfert dans *Le Banquet* de Platon. Dans ce texte, l'amour s'adresse à l'objet merveilleux que l'aimé recouvre. Cet objet prend le nom d'*agalma*, un objet précieux comme les bijoux que les grecs gardaient dans des petits coffrets à forme humaine, appelés silènes.

Du côté de l'objet agalmatique, la brillance intellectuelle de l'analyste constitue pour moi un trésor caché. Je m'adresse à celui qui occupe une position de second dans ce qui constitue pour moi imaginativement le Champ freudien vu d'Argentine. Cette position s'associe pour moi à celle qu'occupait mon père vis-à-vis de son associé. L'analyste m'apparaît aussi comme « le premier de la classe », la position que j'avais occupée pendant mes études. Enseignant à la Section Clinique à l'époque, il dit être à la recherche d'une référence dans le Séminaire de J.-A. Miller « De la nature des semblants ». Comme je prépare un DEA sur le semblant, j'ai cette référence manquante. Par cette opération, je me situe comme celle qui peut combler la faute chez l'Autre. Il y a donc également l'objet agalmatique que j'imagine être pour lui : j'attire l'attention de l'analyste par la possession d'une référence rare qu'il cherche depuis longtemps. Il devient celui qui « entend » que j'ai quelque chose à dire.

Enfin, je lui demande un contrôle. Je parle en français et il me dit : « comment ça se fait que vous arriviez à parler français comme ça ? » Je rencontre ainsi l'admiration paternelle. Je lui parle ensuite d'un cas d'hystérie et l'analyste conclut la séance en me disant : « vous n'avez aucune raison d'avoir des difficultés avec un cas comme celui-ci ». L'effet d'interprétation est immédiat : je saisis qu'il s'agit d'une demande en analyse. Par ce commentaire, il allège ma morosité : à l'époque, j'ai l'impression que je ne sais rien, que je travaille très mal. Bref, que je suis une catastrophe comme analyste, qu'il faudrait alors que j'envisage de changer de métier... Cette intervention de l'analyste marque le début de la cure en tant qu'elle traite la morosité, également.

L'objet voix est aussi présent dans le transfert. L'analyste a une voix qui ressemble à celle de mon père. Aussi, lorsqu'il appelle ses analysants, il profère un « Venez ! » assez véhément que j'associe à l'époque à la voix tonitruante du Dieu terrible du judaïsme. Naturellement de bonne humeur, et toujours très souriant, mon père pouvait devenir vert de rage et me faire peur, comme l'un des personnages de la série que je regarde enfant, *L'Incroyable Hulk*.

Cet objet va connaître une transformation dans l'analyse. Dans un rêve de fin d'analyse, je vais à ma séance. Je rencontre, comme à l'accoutumée, des collègues avec qui je discute et rigole. Nous passons un très bon moment. Puis, je décide de partir, et une fois dans la rue, je m'aperçois que je n'ai pas vu l'analyste, je ne l'ai même pas entendu dire son « Venez ». La voix de l'analyste se déprend comme la pelure d'un fruit, pour reprendre la métaphore joycienne. Et avec ce détachement émerge ma propre voix. Désormais, je peux occuper la place de l'écoute et je peux aussi prendre la parole pour transmettre la psychanalyse, sans perdre ma voix(e).

La voie d'une solution possible

Le fond triste, que l'analyste avait appelé à juste titre « morosité », pouvait prendre aussi chez moi le visage du sérieux. J'étais une fille très sérieuse, à l'image de ma mère, qui était très exigeante en ce qui me concernait. J'ai témoigné à Question d'École, en 2015, de l'impact du signifiant « fainéante », qu'elle pouvait dire à mon égard et qui avait rencontré comme effet dans le corps la jouissance de travailler tout le temps. Il me fallait contredire cette phrase à tout prix. D'où l'agitation de l'escabeau. Ce témoignage a lieu neuf mois avant la fin de mon analyse et provoque un effet comique chez l'auditoire.

Dans ma cure, par le biais d'une équivoque, je trouve la solution sinthomatique qui ouvre la porte de sortie de l'analyse. En espagnol, « qué seria ! » (comme elle est sérieuse), devient « que se ria ! » (qu'elle rigole !). Deux phrases de Lacan résonnent particulièrement pour moi à ce moment : la phrase du Séminaire ... *Ou pire*, « sérieusement, je m'amuse »³⁶ et celle, issue du *Triomphe de la religion*, « Il ne faut pas dramatiser [...] On doit pouvoir s'habituer au réel »³⁷.

Dans la tentative de me débarrasser de cette morosité qui m'encombre, j'apporte en séance la photo de mon grand-père maternel, dépressif, qui guettait les entrées et sorties de chez lui depuis son lit installé à l'entrée. J'apporte alors sa photo à l'analyste qui dit : « en effet, ce regard fait peur ». J'ai l'espoir qu'il la garde, mais il me dit : « Vous savez, je ne crois pas trop à ces interventions. » Et il me la rend ! Je repars avec ma photo, mais elle ne me fait plus le même effet. Cette intervention m'autorise à ne plus croire à ma vérité menteuse. Cette interprétation agit sur le réel et s'inscrit du côté de la pragmatique du symptôme. Cette manœuvre s'inscrit dans la voie de « connaître son symptôme »³⁸ : savoir faire avec, savoir débrouiller, savoir manipuler son symptôme.

Alors, je cherche une autre image, inexistante pour moi jusqu'alors : le visage d'un cousin de mon grand-père paternel, humoriste célèbre, qui se produisait dans un cabaret réputé de la capitale. Il a un grand sourire et un visage avenant, sympathique, ressemblant à mon père. C'est l'ébauche de ma solution : l'humour peut traiter la morosité. Dans cette transformation intervient l'objet voix : dans la transformation de la tristesse en affect joyeux, je me sers de la voix. Car, si je n'avais pas d'oreille pour la musique, c'est que j'en avais trop pour la musique morose qui me berçait dans mes insomnies. La phrase de ma mère révèle dès lors sa dénégation : (ne pas) avoir d'oreille.

³⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...*Ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 81.

³⁷ Lacan J., *Le triomphe de la religion, précédé de Discours aux catholiques*, Paris, Seuil, 2005, p. 93.

³⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait... », *op. cit.*

Avec l'analyse, je peux faire une transformation de cette fixation de jouissance. La voix reste l'objet privilégié, sans changement, dans la mesure où les voies de la jouissance sont écrites dans la chair. Mais je peux maintenant dire quelque chose ou le dire autrement, pour rire de l'évènement qui me rend maussade et, parfois, pouvoir le dire aux autres. Et comme Ulysse, je peux mettre des bouchons dans mes oreilles pour échapper aux voix de sirènes de mon symptôme.

Dans un sens restreint, il s'agit pour moi de transmettre la psychanalyse ou d'opérer dans les cures que je conduis par le biais de ce qui se dit. Il arrive souvent que, lors d'un arrêt de séance, l'analysant rigole. La question qui se pose à moi est alors de pouvoir faire « passer » cette intervention comme une interprétation et non pas comme une bonne blague. Un petit effet secondaire est à constater : je prends goût à la musique, mon oreille s'est ouverte à des nouvelles sonorités qui viennent prendre le relais de cet objet aphone.

Par un effet de rebroussement, ce sinthome, *la femme qui rit (et qui fait rire)*, transforme la morosité et achève le passage de l'Un de l'ennui – Lacan change les lettres de « ennui » en « unien » pour dire que, quand on s'ennuie, on est dans la jouissance de l'Un – à la jouissance de l'Autre du lien social. Dans le rêve de la dernière séance, je rate la remise des diplômes et des prix pour assister au Banquet de l'internat de psychanalystes. « Plus on est de saints, plus on rit »³⁹ comme dit Lacan dans « Télévision ». C'est, avec Lacan, ma *condensation* : ma danse avec le sinthome⁴⁰.

³⁹ Cf. Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, op. cit., p. 520.

⁴⁰ Cf. Laurent É., *L'envers de la biopolitique...*, op. cit., p. 106.